

LE  
**PASSE-TEMPS**

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON,



ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . . 2' »  
SIX MOIS. . . . . 4 »  
UN AN. . . . . 8 »

**Sommaire**

M. F. Brunetière . . . . .	LA RÉDACTION.
Causerie . . . . .	LUCIEN.
Echos artistiques . . . . .	P. B.
Primavera (sonnet) . . . . .	G. MONAVON.
Courses de Charbonnières. . . . .	FRANC-SILLON.
Qui veut voir la Lune? . . . . .	V. MAUBRY.
Chez vous (sonnet) . . . . .	J. TROCÇON.
Rêve d'une Heure (comédie en 1 acte)	J <sup>OC</sup> FRANCE et A. MAGNIER
Courses de Vienne . . . . .	X.
Bulletin financier . . . . .	X.

**M. F. BRUNETIÈRE**



L'Académie française a procédé, il y a quelques jours, à l'élection d'un membre en remplacement de M. John Lemoine.

La séance était présidée par M. François Coppée, assisté de M. Lavisse, chancelier et de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Par suite du désistement de M. Henry Fouquier, deux candidats restaient en présence : MM. Ferdinand Brunetière et Emile Zola.

Les vingt-neuf académiciens présents ont pris part au vote. Il n'y a eu qu'un tour de scrutin, qui a donné le résultat suivant :

M. F. Brunetière, 22 voix ; M. Emile Zola, 4 voix et 3 bulletins blancs. En conséquence, M. Ferdinand Brunetière, ayant réuni sept voix de plus que la majorité, a été déclaré élu.

Quelques notes biographiques sur le nouvel académicien.

M. Ferdinand Brunetière est né à Toulon, en 1849. Il a été nommé, en 1886, maître de conférences de langue et de littérature françaises à l'École normale supérieure, fonction qu'il remplit encore aujourd'hui avec celle de chargé de cours libre à la Sorbonne.

Parmi les principaux ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici, il faut citer : *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* ; la *Littérature française au moyen âge* ; *Pascal* ; *Madame de Sévigné* ; le *Roman naturaliste*, ouvrage couronné par l'Académie, ainsi que de nombreux articles littéraires publiés dans la *Revue des Deux Mondes*.

CAUSERIE

Les courses d'ânes ont eu lieu il y a aujourd'hui huit jours ; or, huit jours, par ce temps d'informations rapides, c'est un siècle ; il est donc trop tard pour faire un compte rendu qui arriverait comme — suivant une expression — la moutarde après diner. Ce n'est donc point un compte rendu que je me propose d'écrire ; mon intention est simplement de présenter quelques observations générales.

Le succès des courses de Charbonnières — constaté à l'unanimité — a été cette année plus grand encore que les années précédentes. Les autorités, M. le préfet du Rhône en tête, n'ont pas dédaigné d'assister à cette réunion, qui a été des plus élégantes. Les femmes, malgré un temps incertain, s'étaient mises en frais de toilette, et la collection était variée de charmantes jeunes filles.

Ce succès est du reste confirmé par des chiffres : la recette a dépassé de quatre mille francs celle de l'année dernière ; le pari mutuel a enregistré vingt-deux mille francs, enfin le chemin de fer a transporté neuf mille voyageurs.

A ce propos, on a un peu lieu de s'étonner de ce que la compagnie P.-L.-M. n'ait pas donné un prix qui aurait fait bonne figure sur l'affiche. La somme eût été de minime importance, et je crois qu'il aurait suffi de la demander à la compagnie, très généreuse en toute circonstance, pour l'obtenir. Ce sera — il faut l'espérer — pour l'année prochaine.

Dernièrement, le *Figaro* rendant compte de courses organisées dans son parc par le riche M. Say, constatait avec étonnement que le grand succès de cette réunion avait été non pour les courses de chevaux, mais pour une course d'ânes clôturant la séance.

Je suis surpris de l'étonnement de mon confrère. Sans doute il n'avait jusqu'à ce jour jamais assisté à une course d'ânes, car il saurait que si les modestes coursiers aux longues oreil-

les n'ont pas la vélocité des chevaux pur sang, ils ont, en revanche, une fantaisie — si je n'étais pas poli je dirais entêtement — qui donne à leurs courses beaucoup d'imprévu et qui provoque des incidents du plus haut comique.

Parmi les personnes assistant aux courses, combien il en était qui s'intéressent à l'amélioration de la race, qui est le soi-disant motif de ces réunions ? Vous pourriez les compter.

Ce que la majorité va chercher aux courses c'est un spectacle, et, pour les femmes tout spécialement, l'occasion d'exhiber d'élégantes toilettes. De l'amélioration de la race chevaline, on s'en moque, en général, comme d'une guigne.

Mais comme il y a fagots et fagots, il y a spectacle et spectacle. Les courses de chevaux sont — si on les compare aux courses d'ânes — une pièce du Théâtre-Français comparée à une folie du Palais-Royal ; le premier est un régal de délicats, la seconde n'est qu'un éclat de rire sans prétention.

Il ne faut pas chercher ailleurs le succès croissant des courses de Charbonnières ; on y va avec la pensée de s'amuser, et on n'est jamais déçu sur ce point. On y rit : les femmes à gorge déployée, les hommes à ventre déboutonné, et le plaisir qu'on y trouve se double de celui qu'on procure à ses enfants, car le caractère des réunions de Charbonnières est d'être familiales. Je souhaite sincèrement qu'elles conservent ce caractère, qui leur donne un charme particulier le plus longtemps possible.

Vous savez qu'autrefois c'était à l'exposition de la Société des Amis-des-Arts, les jours réservés — vendredi et samedi — qu'avait lieu la première entrevue des jeunes gens qu'on se proposait de marier. Je crois fort que ce sont les courses de Charbonnières qui ont hérité de cette succession. Nulle part, en effet, vous ne trouveriez aujourd'hui à Lyon une collection plus complète et plus charmante de jeunes filles à marier ; les épouseurs n'ont — c'est le cas de le dire — que l'embarras du choix.

J'ai dimanche dernier, sur l'hippodrome de Sainte-Luce, assisté aux manœuvres amusantes de jeunes gens se faisant présenter, et j'ai bien ri des coquetteries des jeunes filles qui, comme on dit, sans avoir l'air d'y toucher, déployaient d'instinct l'art le plus raffiné pour séduire le beau ou laid jeune homme qui papillonnait autour d'elles. C'est l'amour, dit-on, qui donne de l'esprit aux jeunes filles.

Présentez à la plus innocente, à la plus modeste, à la plus timide, un jeune homme ayant la qualité d'un époux, et vous verrez une subite transformation.

Bien des mariages se sont ébauchés, soyez en certain, à la réunion de Charbonnières. Ils recevront leur conclusion à la mairie et à l'église dans quelques mois.

Dans ma dernière causerie, j'ai parlé de la Comédie-Française qui doit venir donner des représentations à Lyon à la fin du mois, et je vois avec plaisir les réflexions que j'ai faites à ce sujet confirmées par un rédacteur du *Gaulois*, M. Brisson.

Mon confrère constate, comme je l'ai fait, que la Comédie-Française n'a plus, comme autrefois, des artistes provoquant, par un talent supérieur et leur notoriété, la curiosité du public, et il attribue un peu à ce motif le succès platonique obtenu à Londres par la troupe du Théâtre-Français.

Lors de la première visite de la Comédie-Française à Londres, ce fut Sarah Bernhardt qui détermina le succès colossal obtenu à cette époque. Tous les Anglais voulurent entendre la voix d'or de cette artiste, qui s'était déjà signalée par son talent, mais aussi par ses excentricités, lesquelles sont une façon de réclame ayant une grande action sur le public. Mon confrère conclut en disant que la Comédie-Française n'a plus aujourd'hui l'équivalent de Sarah Bernhardt, mais qu'elle n'en reste pas moins, ainsi que je l'ai dit, le premier théâtre du monde, par les qualités de diction et d'ensemble que possèdent ses artistes, qualités que n'ont pas pu apprécier — comme elles doivent l'être — les Anglais dans leur ignorance de la langue française.

LUCIEN.

## ÉCHOS ARTISTIQUES

L'Opéra a joué quinze fois dans le courant de juin et encaissé 299 506 francs, ce qui donne le chiffre de 49,967 francs par représentation.

\*\*

Pourquoi *Falstaff* ne sera pas donné à l'Opéra ?

La cause principale, c'est l'argent. La direction de l'Opéra prenait l'œuvre de Verdi par pur amour de l'art, mais l'impresario italien demandait 48,000 francs par représentation pour l'orchestre, les chœurs et les artistes de la Scala. M. Victor Maurel compris.

Ce prix a effrayé MM. Gailhard et Bertrand, tout disposés qu'ils fussent à organiser une saison italienne.

Une autre cause, c'est la liberté que les librettistes italiens prennent avec les ouvrages français, tel que M. Boïto, faisant la *Gioconda* avec un drame de Victor Hugo, et tel M. Léon-cavalle écrivant ses *Pagliucci* avec une pièce de Paul Ferrier.

\*\*

Le programme des nouveautés (ce ne sont pas toutes des nouveautés, hélas!) qui seront données l'hiver prochain à l'Opéra est définitivement arrêté.

Au mois de septembre, *Déidamie*, l'opéra de Henri Maréchal, fera sa première apparition sur la scène de l'Académie nationale de musique. Viendra ensuite au mois d'octobre la *Guendoline*, de M. Chabrier; *Thaïs*, l'opéra de Massenet, qui sera créé par M<sup>lle</sup> Sanderson et M. Delmas, ne verra le feu de la rampe que vers le mois de janvier.

On voit qu'il y a le temps pour l'*Armide*,

de Gluck, dont la reprise cependant est chose résolue.

En attendant, pendant les mois de juillet et d'août, la direction de l'Opéra ne changera pas les spectacles qui tiennent actuellement l'affiche.

On donnera la *Walkyrie* et, de temps en temps, *Loëngrin* et *Salammbô*, l'œuvre de M. Ernest Reyer.

*S. gurd* sera repris en septembre.

\*\*

Voici les engagements faits actuellement pour la Nouvelle-Orléans :

M<sup>lles</sup> Tylda, de l'Opéra, et Laffon, falcons; M<sup>lles</sup> Cécile Mézeray, de l'Opéra-Comique, et Welldon, chanteuses légères; M<sup>lle</sup> Marsa, contralto; MM Soubeyran et Merly, ténors; Bérardi, Montfort, Fontagne, barytons; Gardoni, Darmand et Michon, basses. Constance, trial et sous-régisseur; Edouard Brunel, premier chef d'orchestre; Cools, deuxième chef d'orchestre.

\*\*

Le concours ouvert pour la reconstruction du théâtre national de l'Opéra-Comique a été clos le 8 juillet; le nouveau bâtiment sera construit sur l'ancien emplacement. Enfin!

\*\*

A titre de curiosité, les spectacles gratuits du 14 juillet :

Le spectacle du 14 juillet à l'Opéra se composait de *Samson et Dalila* suivi de la *Maladetta*.

À l'Odéon, on donnait *Britannicus*, joué par les artistes de la Comédie-Française et l'*Acte de naissance*, joué par les artistes de l'Odéon.

La *Marseillaise* a été dite par M<sup>lle</sup> Verteuil. M<sup>lle</sup> Verteuil est la jeune tragédienne qui doit remplacer M<sup>me</sup> Segond-Weber, dont le départ de l'Odéon est officiellement annoncé. M<sup>lle</sup> Verteuil doit débiter prochainement dans *Horace*.

\*\*

De Toulouse :

La municipalité socialiste de Toulouse avait voté des fonds considérables pour le concours musical. C'est ainsi que des primes de 2,000 francs avaient pu être affectées à certains prix.

Le Cercle orphéonique de Limoges, second prix *ex-æquo* avec Salies eut, d'après lui, le premier prix sans la moindre restriction, et, en conséquence, réclama les 2,000 francs promis, mais la municipalité n'accorda que 500 francs, se retranchant derrière une décision du Jury, inconnue du groupe musical.

La société limousine a refusé les 500 francs offerts; elle réclame les 2,000 francs portés au règlement, du papier timbré a déjà été envoyé au maire de Toulouse.

Ce sera un bien curieux procès.

\*\*

Contrariée par le temps, qui est superbe, la saison d'opéra français à St-Petersbourg ne produit pas les recettes espérées. *Roméo, Faust, Sigurd, Samson*, avec Cossira, Boudouresque, Huguet, Mmes Cossira, Saville, etc., ne font que très peu d'argent. Le directeur Gunsbourg exploitant simultanément un autre théâtre compte se rattraper avec l'opérette.

\*\*

L'hiver prochain, on donnera à Carlsruhe, sous la direction de Félix Mottl, un « cycle Berlioz » qui durera une semaine. Ce cycle comprendra les quatre opéras du compositeur français et sa symphonie de *Roméo et Juliette*.

\*\*

On annonce la mort, à Angers, à l'âge de soixante-dix-huit ans, d'un vieux professeur de chant. M. Fournier, qui eut un moment de célébrité; il fut le professeur aimé de Faure, Brunet-Lafleur, Achard, Nicolini et de beaucoup d'autres.

\*\*

Le dilettantisme de M. de Bismarck.

M. de Bismarck se repent, paraît-il, de ne s'être pas fait musicien. Dans un speech en réponse à une sérénade d'étudiants, l'ex-chancelier s'est exprimé ainsi :

« Ceux d'entre vous qui ne travaillent pas regretteront plus tard de n'avoir pas profité de leurs meilleures années. Vous venez de chanter une superbe chanson. Moi aussi, je me suis adonné autrefois à la musique, mais je n'ai été qu'un pianiste médiocre et ne fus jamais si heureux que lorsque je pouvais m'affranchir de l'étude. Mais je l'ai regretté amèrement dans la suite, car la musique est un compagnon fidèle de l'existence. Je m'en suis bien aperçu dans bien des circonstances de ma vie sociale; aussi j'engage fortement ceux qui sont doués pour cet art à le cultiver avec ardeur. Je vous rappelle mon exemple pour vous empêcher de commettre l'erreur que j'ai à me reprocher. »

On sait, et c'est le seul commentaire qui convienne, que M. de Bismarck se plait à étonner ceux qui l'écoutent révérencieusement.

P. B.

## PRIMAVERA

SONNET

Ruisseau, que me dis-tu dans ton discret murmure?...  
Brises, souffles de mai, qui caressez la fleur,  
Et dont les frais soupirs baignent ma chevelure,  
Quel langage inconnu parlez-vous à mon cœur?...

Je savais autrefois te comprendre, O nature!  
Printemps, qui fais germer la sève et le bonheur,  
Comme un livre, pour moi, s'étalait ta verdure,  
Sous tes rayons voilés d'une frêle vapeur...

Vainement aujourd'hui j'écoute sous le saule  
Ta voix, ta douce voix qui charme et qui console...  
Ta voix s'est-elle donc éteinte pour toujours?

Non... Mais que manque-t-il à mes sens pour l'en-  
[ten dre?...]  
— O printemps des saisons! C'est que pour te com-  
[prendre,]  
Il nous faut être encore au printemps des amours!

Gabriel MONAVON

## LIBRE CHRONIQUE

### Les Courses de Charbonnières.

Pour nombre de lyonnais — et je me flatte d'en être — la véritable fête sportive de l'année ne se donne pas au Grand-Camp, mais à Charbonnières, l'heureuse rivale de Montmorency.

Dimanche passé a donc eu lieu sur l'hippod... — pardon — sur l'*asinodrome* de Ste-Luce (pour me servir de l'arcadien néologisme du spirituel Secrétaire de la Rédaction du *Passe-Temps*) la huitième réunion organisée par la Société des Courses de Charbonnières.

Je m'empresse d'en constater le vif et franc succès, grandissant chaque année, grâce à l'actif dévouement des membres du Comité des courses qui ont si largement contribué par leur intelligente initiative à doter notre région de cette attraction si plaisamment originale.

Malgré les menaces nuageuses de la matinée, une assistance aussi nombreuse que *select* était joyeusement accourue, dimanche dernier, dans la coquette station estivale de Charbonnières pour manifester le profond intérêt que lui inspire une des plus utiles — sinon « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite ». —

Le grand naturaliste que je viens citer, de malgré son admiration enthousiaste pour le

cheval « ce fier et fougueux animal qui partage avec nous les fatigues de la guerre et la gloire des combats », Buffon, dis-je, était loin de mépriser cet autre coursier « aux longues oreilles » qui lui inspira ces lignes — assurément moins lyriques — mais témoignant néanmoins d'une réelle estime :

« L'âne est aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le cheval est fier, ardent impétueux ; il souffre avec constance, peut-être avec courage, les châtements et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de sa nourriture : il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent. Il est fort délicat sur l'eau ; il ne veut boire que la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il ne se vautre pas, comme le cheval dans la fange et dans l'eau ; il craint même de se mouiller les pieds et se détourne pour éviter la boue. Il aime avec fureur et a pour sa progéniture le plus fort attachement.

Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passerait à travers les flammes pour aller le rejoindre. »

Un vieil auteur irrévérencieux n'a-t-il pas dit encore :

Qui femme croit et âne mène,  
Son corps ne sera pas sans peine.

Enfin, on prétend que notre cité tire sa suprématie — dans l'art de la charcuterie — du judicieux emploi de la chair de l'âne dans ses succulents saucissons.

Voltaire ne dit-il pas aussi que les ânes sont guerriers en Mésopotamie et que Mervan — le 21<sup>e</sup> calife — fût surnommé *l'âne* pour sa valeur.

Il est vrai que cet éternel railleur s'en servit — une autre fois — pour accabler ses ennemis, lorsqu'il s'écriait ironiquement : « Je laisse braire les ânes sans me mêler de leur musique. »

Pauvre *rossignol d'Arcadie* ! l'antiquité le méconnaissait au point d'en faire le symbole de l'ignorance, de la fainéantise... et de la luxure, puisqu'il était dédié à Priape.

*L'Âne d'or* d'Apulée nous édifie sur sa *Métamorphose* magique et fantastique, qui tenta également la plume du brillant écrivain grec Lucien, de Samosate — traduit par Paul-Louis Courier, notre immortel pamphlétaire — et de Lucius de Patras, dont l'œuvre est malheureusement perdue.

Les anciens, dont le jugement a été depuis cassé par les modernes, donnaient *l'âne* pour monture à l'ivrogne Silène et gratifiaient de ses oreilles Midas, le roi Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait — même ses aliments — et qui, pour se débarrasser de ce funeste don de Bacchus, dût se baigner dans le Pactole, la rivière aux paillettes d'or, hélas ! tarie.

Mais l'infortuné roi de Phrygie ayant préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon, le dieu irrité le coiffa des deux longues oreilles de maître Aliboron.

Nous n'en aurions peut-être rien su, si son barbier avait été plus discret ; mais il paraît qu'à cette époque reculée, les émules de Figaro se résignaient aussi difficilement que de nos jours à demeurer bouche close.

Hosannah ! avec l'avènement du christianisme, la réhabilitation morale de *l'âne* com-

mence. Jésus-Christ, propice à tous les humbles et à tous les déshérités, le choisit comme monture pour entrer à Jérusalem ; et les artistes chrétiens du moyen-âge le prennent comme symbole de la sobriété et de l'humilité.

La mâchoire — maniée par Samson, dont elle constituait toute l'artillerie — fauchait les rangs des Philistins ; et — dans un ordre d'idées plus profane — l'illustre créateur de Don Quichotte, Miguel Cervantes, donne un *baudet* pour piédestal au philosophe et sage Sancho Pança, cet inoubliable type du bon sens... un tantinet gourmand, bavard et égoïste, mais bien admirable dans son impeccable raison.

Cependant quelques méchants esprits s'obstinent à tourner en dérision l'âne — ce cheval du pauvre, comme la chèvre est sa vache, suivant l'heureux aphorisme de F. Pillon. —

Qui ne connaît les querelles bourguignonnes des Dijonnais et des Beaunois — au XIII<sup>e</sup> siècle — lorsque la plus riche et la plus considérable famille de ces derniers était l'opulente maison *Asne* ; ce qui faisait citer à dix lieues à la ronde « les Asnes de Beaune ».

La jalousie des gens de Dijon eût bientôt fait de forger un facile jeu de mots pour se gausser de leurs voisins, qu'ils qualifiaient, d'une façon générale et dérisoire « les ânes de Beaune ».

Si bien que Piron — un dijonnais doublé d'un satirique — étant au théâtre à Beaune, riposta à quelques spectateurs qui se plaignaient de ne pas entendre les acteurs en scène :

« — Ce n'est pourtant pas faute d'oreilles ! »

Chassé de la ville en expiation de ce trait blessant, il s'acharnait à coup de canne contre tous les *chardons* de la route, en déclarant qu'il coupait ainsi les vivres aux habitants de Beaune ! »

A rapprocher de cette cruelle réponse d'un homme d'esprit, dont un mauvais plaisant gouaillait publiquement les oreilles un peu fortes : — « Il est vrai, monsieur le goguenard, que j'ai les oreilles trop longues pour un homme ; mais vous les avez prodigieusement courtes pour un âne ! » Vous pensez si le quidam fut interloqué.

Notre grand Hugo lui-même n'a pas dédaigné de célébrer *l'âne* dans un poème philosophique, qui compte parmi les plus hautes productions de ce génie surhumain :

Un âne descendait au galop de la science.  
— Que est ton nom ? dit Kant. — Mon nom est Patience.

Oh ! ma jeunesse en fleur qui courrait dans les prés  
Et les bois par l'aprove et la joie empourprés !  
L'herbe verte ! l'étable où l'on fait un doux somme !  
Oh ! les coups de bâton de mon anier bonhomme !

Et l'âne s'écria : — Pauvres fous ! Dieu vous livre  
L'enfant, du paradis des anges encore ivre ;  
Vite, vous m'empoignez ce marmot radieux,  
Ayant trop de clarté, trop d'oreilles, trop d'yeux,  
Et vous me le fourrez dans un ténébreux cloître ;  
On lui colle un gros livre au menton comme un goître ;  
On le tire, on le tord, on l'allonge, on le tanne,

tandis qu'à Charbonnières on nous présente, en pleine liberté, les « marmots radieux » du poète, chevauchant les plus gracieuses miniatures d'ânes qui s'ébattent sous le soleil.

Aussi, pour rien au monde je ne manquerais une de ces intéressantes solennités sportives, bien autrement fertiles en saines émotions du rire et en péripéties amusantes que celles de

Longchamps, de feu Bonneterre ou du Grand-Camp, son légataire universel.

Le *bonnet d'âne* — qui coiffa si souvent mon enfance — m'a laissé au cerveau une marque indélébile de sympathie pour le charmant animal méconnu, honni et conspué même par notre grand Lafontaine, qui le ridiculisait sous *la peau du lion* — le chargeant de *reliques*, d'*éponges* et de *sel* — le livrant pieds liés aux caprices du *meunier et de son fils* bernés par de malignes jouvencelles — et qui ne prenait que timidement sa défense lorsque les autres *animaux malades de la peste* clamaient : « Haro ! sur le beaudet. »

Ce qui prouve d'ailleurs que le faux bonhomme en voulait à sa *peau*, c'est qu'il déclarait que

Si Peau d'Ane m'était conté,  
J'y prendrais un plaisir extrême.

Quoi de plus suggestif, en effet, que ce délicieux conte de Perrault, *Peau-d'Âne*, qui nous a tous émerveillés au temps heureux de notre première culotte !

Et plus tard, qui de nous ne s'est pas délecté à la lecture de cet extraordinaire roman physiologique du prince des critiques, Jules Janin : *l'Âne mort et la femme guillotinée* si plein de pénétrantes observations.

Oui, même mort, l'âne reste digne de notre fervente admiration. N'est-ce pas en battant la charge sur sa peau que nos vaillants *tapins* entraînaient nos régiments à la victoire et préparent les générations nouvelles à l'inéluctable revanche !

Les anciens n'utilisaient-ils pas ses os, sonnants et durs, à la composition de corps de flûte ?

Mais trêve de digressions et revenons bien vite à Charbonnières, pour nous mêler à la foule des bambins charmants, cohue pittoresque, animée et multicolore, dont la pétulante vivacité et la gaité exhubérante suffiraient à donner aux réunions de la Société des Courses un entrain exceptionnel.

Je salue au *pesage* notre distingué préfet, M. Rivaud, dont la fine et énigmatique physionomie se rencontre dans toutes nos belles fêtes lyonnaises, dédaigneux de toute ostentation officielle et de l'apparat qui n'est, le plus souvent que la livrée dorée de l'ennui.

Je me bornerai à noter au passage, au hasard du souvenir, parmi les notabilités du Tout-Lyon, que je vois défilé à travers les plus fraîches et exquis toilettes de la saison :

MM. Léopold Gravier, secrétaire général, l'amiral Lager, le général Raynal de Tissonnière, le général Harty de Pierrebourg — qui semblait fort apprécier cette cavalerie drôlatique — MM. Guérin, Juif, Louis et Hugues Momet, administrateurs du Kursaal de Charbonnières, les docteurs Girard, Burgat et Bruyère. M<sup>e</sup> Huguet, Cabannes, directeur du coquet théâtre de Charbonnières, etc., etc., j'en passe et des plus connus, dont l'énumération allongerait indéfiniment cette chronique déjà copieuse.

Les juges au départ étaient : MM. Victor Fournier, Cochet, docteur Burgat et Day ; à l'arrivée : MM. le docteur Girard, maire de Charbonnières, Audras et Chevrot, qui tous se sont acquittés de leurs délicates fonctions avec leur tact coutumier.

Les *Touristes lyonnais* assuraient le service d'ordre avec infiniment de bonne grâce et de courtoisie.

La *Lyre de Perrache* agrémentait la réunion, des morceaux choisis de son répertoire; et le pari mutuel a fonctionné à la satisfaction générale de la foule des « *tuyautés* » qui se pressaient à ses guichets.

Les héros de la journée ont été *Salem*, dans les prix des Haras, du Casino et du Cercle du Commerce — *Gamin*, dans le grand prix de la ville de Charbonnières et dans le prix des Baigneurs; — *Cadet II*, dans le prix du Comité; — et *Pas-Bilieux*, dans le prix des Dames.

Saluons-les d'un triple *hi! han!* triomphal.. et confraternel, en rééditant la pastorale exclamation du Poussin: *Et in Arcadia ego!* — « Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie! » — pendant cette délicieuse journée à *Charbonnières*... qui, en bonne justice, mériterait plutôt de se nommer *Asnières*.

FRANC-SILLON.

## QUI VEUT VOIR LA LUNE? <sup>(1)</sup>

La lune est à l'ordre du jour.

Qui veut voir la lune?... me suive! Si vous m'en croyez, nous nous y rendrons par la pensée: c'est encore le mode de transport le plus rapide et le moins coûteux. Je n'ignore pas que le voyage en train express aurait beaucoup d'attraits; il ne durerait d'ailleurs que trente-huit semaines, ce n'est pas la mer à boire. Mais aucune des compagnies de chemins de fer auxquelles j'en ai parlé n'a voulu faire le nécessaire. Toutes les mêmes, ces compagnies! elles ne sont décidément pas dans le train.

Mais en voici bien d'une autre! Bien que la lune ne soit éloignée de nous que de quatre-vingt-seize mille lieues, — une enjambée — nous ne pouvons en approcher à moins d'une quarantaine de lieues. Que voulez-vous? Il faut en prendre son parti, en attendant que des télescopes plus puissants encore nous permettent de la voir comme si nous étions dessus. Cela nous privera du plaisir de constater si elle renferme des beautés du genre de celles que nous offre la nature terrestre, et au nombre desquelles il faut ranger les gens, les animaux et les plantes.

Le plus petit objet que nous puissions apercevoir, dans la lune, a cinquante-cinq mètres de hauteur, et comme il est peu probable que les produits du règne animal ou végétal atteignent ces dimensions, quantité de détails intéressants nous seront forcément cachés. Cette circonstance ne vous étonnera pas, quand vous saurez qu'à une lieue de hauteur de la terre, l'œil humain ne peut plus distinguer autre chose qu'un monotone panorama de villes et de champs. Rien ne remue, et, à cette faible distance, il est impossible de voir si la terre est ou non habitée. Un touriste qui viendrait de la lune nous rendre visite ne se douterait guère, à quelques lieues de notre planète, des merveilles qui sont répandues à sa surface.

En admettant, ce qui est peu probable, sinon impossible, que la lune soit peuplée d'êtres faits à notre image, nous aurons peut-être un jour, quand l'administration du télégraphe voudra s'y prêter, la ressource de communiquer avec nos plus proches voisins dans l'espace; car une dépêche leur parviendrait en une seconde et demie. Nous pourrions même, dès maintenant, causer avec eux, si parmi nous il se trouvait un homme ayant des poumons assez puissants pour être entendu de là-haut. Sa voix

(1) D'après une récente conférence de M. Camille Flammarion.

mettrait treize jours et vingt heures avant de frapper les oreilles de ses interlocuteurs. Voilà qui serait bien fait pour exercer notre patience.

Mais quittons le domaine des utopies et rentrons dans la réalité.

Si nous nous supposons en présence de la lune telle que nous la montre un fort télescope ou une bonne carte photographique, — on fait le portrait de la lune aussi facilement que le nôtre — nous constatons d'abord que l'astre des nuits, qui, de loin, paraît si beau, ressemble à s'y méprendre, à une vaste écumoire. La lune, cette lune admirable et brillante, que, sous le nom de Phœbé, les poètes ont chantée, est en réalité une petite vieille toute grêlée. Ce ne sont que cirques ou cratères de sept ou huit mille mètres, enchevêtrés les uns dans les autres et démantelés. Des volcans partout. D'immenses mers vides forment, à côté, d'énormes trous noirs circulaires; car tout est rond dans la lune, et si elle est habitée, bien sûr les naturels doivent avoir une rondeur de tête et de caractère exceptionnelle. Les taches que nous voyons à l'œil nu, et qui affectent plus ou moins la forme d'une tête, sont produites par l'ombre des montagnes.

On pense que la lune, qui est quarante-neuf fois plus petite que la terre et pèse quatre-vingt-une fois moins, soit soixante-dix-huit sextillions de kilos, s'est formée de substances légères, liquides au gazeuses, détachées de la terre, puis condensées en globe, et qui se sont refroidies avec le temps. Les gaz intérieurs, montant à la surface de la lune et y éclatant, lui auront donné cet aspect déchiqueté, désolé, que nous déplorons: de là vient la forme circulaire qu'affectent toutes ces formations visibles.

En somme, la terre n'a point lieu de se glorifier d'avoir donné le jour à la lune. A aucun point de vue, celle-ci ne ressemble à sa mère, et c'est fâcheux. Il est vrai que la photographie d'un point inhabité quelconque de la terre, prise d'un ballon, produit la même impression de nature morte: on se croirait en présence d'un paysage lunaire. Cependant, nous voyons clair et nous avons chaud; tandis que la lune, paraissant n'avoir pas d'atmosphère, n'a pas de ciel propre, conséquemment pas de clarté pour éclairer ses habitants hypothétiques. Comme compensation, ceux-ci ne connaissent ni le vent ni la pluie. D'autre part, la température se maintient à zéro degré en plein soleil; pendant les quinze jours de nuit lunaire, elle descend à... cent degrés au dessous, peut-être. Cela jette un froid!

Jadis, certain savant, dont l'imagination était plus développée que la vue, avait cru voir les habitants de la lune faire du feu — on en ferait à moins, et célébrer périodiquement des fêtes publiques.

On ne voit plus rien de tout cela aujourd'hui. Je comprends que les générations de lunards n'aient pu résister longtemps aux rigueurs de de leur planète inhospitalière. Décidément, on est mieux sur la terre.

Victorien MAUBRY.

## CHEZ VOUS...

Je suis allé pleurer chez vous hier, madame; Et vous en avez ri; puis, vous m'avez donné A baiser votre main fine et blanche de femme, Avec un doux regard aussitôt détourné.

Et je songe à présent qu'il suffirait peut-être D'un mot mystérieux, à peine prononcé, D'un « Sésame » discret, que je voudrais connaître Pour ouvrir votre cœur aux espoirs du passé.

Je suis allé pleurer chez vous hier, madame; Et vous en avez ri; puis, vous m'avez donné, Avec un doux regard aussitôt détourné, A baiser votre main fine et blanche de femme.

Jules TROCCON.

## RÊVE D'UNE HEURE

COMÉDIE EN UN ACTE

Par Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

(Suite.)

### SCÈNE IV

M. DE VALBONNE seul. (*Il se promène lentement*). — Quel mal elle m'a fait!... bien inconsciemment, la pauvre créature... Marie-Louise est aimée.. elle s'ignore elle-même, mais seulement les attentions de ce jeune homme l'ont touchée... Ce petit cœur d'enfant ignorante me représente un foyer rempli de combustible, mais non encore allumé, et qu'une seule étincelle doit embraser... Seulement, est-ce moi qui ai le pouvoir de faire jaillir l'étincelle prédestinée? Toute la question est là. (*Un silence*).

Quelle tentation!... Dire à Adeline: votre nièce m'a choisi, m'a accepté, est ma fiancée... Comme elle m'agréerait vite, la chère fille, et éloignerait l'intrus... De quel cœur elle s'efforcera de persuader à Marie-Louise que c'est moi qui suis le plus parfait et le meilleur!...

(*D'un air rêveur*). — Elle m'a aimé, celle-là, réellement aimé... et moi j'ai dédaigné, repoussé son humble tendresse... Il me semble y être encore, à cette tiède soirée de printemps, splendide et calme comme celle d'aujourd'hui... longtemps nous nous étions promenés tous deux dans les grands bois... Elle, confiante et naïve, se croyant aimée, se dévoilait peu à peu; moi, impassible, mais feignant d'être ému, je lui récitai des fragments de vers du chantre d'Elvire.

(*Il interrompt sa marche, et violemment*). — Eh bien, puis-je lui en vouloir?... N'est-il pas de toute justice qu'elle me rende, fut-ce inconsciemment, le mal que je lui ai fait, moi, en toute connaissance de cause?... Je me suis joué d'elle... je l'ai délaissée... et c'est elle, l'abandonnée, qui m'aura fait pressentir que l'enfant adorée, la femme rêvée, l'élue, pourrait me préférer un fiancé plus jeune et plus beau...

(*Il s'assied près du guéridon et reste immobile, la tête dans ses mains... La nuit vient*).

### SCÈNE V

M. DE VALBONNE. — MARIE-LOUISE

(MARIE-LOUISE — *a entouré sa tête d'une mantille de dentelle noire; elle a l'air très sérieux*).

MARIE-LOUISE. — Mon parrain, êtes-vous là?

M. DE VALBONNE (*tressaillant*). — Ah! c'est toi! (*Il se lève*). Je ne t'avais pas entendue venir... Tu ne chantes donc plus?... Est-ce que tu es souffrante pour t'envelopper ainsi, par cette belle soirée?

MARIE-LOUISE. — J'avais un peu froid... un léger frisson... ce n'est rien... j'aurai trop canoté.

(*Elle monte sur un siège et allume la petite lampe suspendue; demi-clarté*).

M. DE VALBONNE (*comme se décidant*). — Je dois te prévenir que je n'ai rien dit à ta tante... Comme je passe la nuit ici, je serai à temps de l'instruire demain matin. A propos, veux-tu venir avec moi à Limoges demain après-midi pour choisir ta bague de fiançailles?

MARIE-LOUISE (*étonnée*). — Avec vous?... tous deux seuls?

M. DE VALBONNE. — Certainement, tous deux seuls... Que trouves-tu là d'étrange? Nous avons assez souvent voyagé ensemble...

MARIE-LOUISE (*avec effort*). — C'est vrai... je suis une sottise... Nul ne sait encore... J'aurai l'air d'être avec mon père...

M. DE VALBONNE (*à part douloureuse*).

ment). — Un père!... Ah! je ne suis qu'un père pour elle!

MARIE-LOUISE (*en hésitant*). — Seulement, parrain, sera-ce bien convenable que je m'éloigne... à cause de... de M<sup>me</sup> Mainglard qui arrive?...

M. DE VALBONNE (*durement*). M<sup>me</sup> Mainglard ne vient pas pour toi, mais pour ta tante; elle se passera bien de toi une demi-journée,

MARIE-LOUISE (*d'un air résigné*). — Vous avez raison, parrain, toujours raison. Ainsi, c'est entendu, nous irons...

M. DE VALBONNE (*impatiemment*). — Parrain... parrain... Ne pourrais-tu donc pas essayer de m'appeler par mon prénom.

MARIE-LOUISE (*l'air troublé*). — Oh! jamais je ne pourrai...

M. DE VALBONNE (*à part*). — Du respect... de la soumission... pas l'ombre d'amour... Et moi, malheureux, je l'aime comme un fou...

MARIE-LOUISE (*prête à s'éloigner*). — Si vous me le permettez, mon parrain... non, je veux dire... Enfin, je crains que ma tante n'ait besoin de moi.

M. DE VALBONNE (*la faisant asseoir à côté de lui*). — Elle s'occupe de son fermier... d'ailleurs elle désire que tu me tiennes compagnie... Dis-moi, ma mignonne... tu t'es donc bien amusée. L'hiver dernier, chez ton oncle de Paris?... Tu ne m'avais pas raconté cela... Tu as eu beaucoup de succès, j'imagine?...

MARIE LOUISE (*souriant, très animée*). — Je ne sais ce que c'est que d'avoir du succès... Je me suis follement amusée, voilà tout ce que je puis vous dire... Ce n'était pas le grand monde, mais des petites réunions intimes où venaient de bons amis, Tony Mainglard et d'autres; nous les connaissions tous... les jeunes filles ne manquaient pas une danse... les jeunes gens se montraient très empressés, très aimables... Tony était un valseur excellent et il m'invitait souvent... Nous avons conduit le cotillon ensemble la dernière fois. Oh! comme c'était amusant!... Il y avait surtout une figure. Moi, sur une sorte de trône, et tous les danseurs à tour de rôle, fléchissant un genou devant moi, et attendant que je leur tendisse la main pour qu'ils eussent le droit de m'emporter. J'aurais bien voulu taquiner Tony en ne le choisissant pas, mais il avait l'air si suppliant, si malheureux!...

M. DE VALBONNE (*se levant; à part, avec rage*). — Toujours ce nom qui revient! Elle l'aime sans le savoir... ou elle va l'aimer... Une jalousie atroce m'envahit... Quelle torture!... (*Il se met à marcher avec agitation*) Oh! mourir, mourir avec elle!... monter avec elle dans cette barque où nous étions tout à l'heure, cingler vers ce périlleux massif de joncs où la légende affirme qu'un mari jaloux s'est englouti avec son épouse infidèle... renverser le canot en feignant de le dégager... m'enfoucer lentement avec elle en la tenant dans mes bras, en lui criant mon amour, avant qu'elle sache qu'elle en aime un autre, avant qu'elle n'ait revu ce Tony maudit, quelle volupté, quelle délivrance!

MARIE-LOUISE (*très câlinement*). — Mon parrain, souffrez-vous? On dirait que vous n'êtes pas bien...

M. DE VALBONNE (*se maîtrisant*). — Je suis un peu fatigué, en effet... l'émotion... tu comprends... Je vais me reposer quelques instants dans ma chambre, et avant une heure il n'y paraîtra plus. (*À part*). A quel degré d'abaissement une folle passion peut-elle donc précipiter un homme! Je veux réagir... je veux me vaincre... je le veux.

*Une voix au dehors, côté du jardin*. — Si Monsieur veut bien entrer une minute dans la serre, je vais aller avertir Mademoiselle et voir si la chambre de Monsieur est prête.

TONY (*paraissant à la porte vitrée*). — C'est bien, mon ami, j'attendrai ici.

MARIE-LOUISE (*très émue*). — Tony!... C'est lui!

M. DE VALBONNE (*fort calme*). — Reçois-le, mon enfant!... Je vais chercher ta tante. (*Il se cache derrière la portière*).

## SCÈNE VI.

MARIE-LOUISE. — TONY. — M. DE VALBONNE (*caché*).

TONY (*apercevant tout à coup Marie-Louise et s'avançant vers elle, joyeux*). — Marie-Louise!... Mademoiselle!... Ah! comme je suis heureux d'être reçu par vous la première... Quel favorable présage!...

MARIE-LOUISE (*timidement*). — Vous êtes seul, monsieur? Et madame votre mère?...

TONY. — Un peu fatiguée du voyage, elle a du s'arrêter à Limoges... mais, voyant mon impatience, elle m'envoie pour l'excuser... elle sera là demain dans la matinée.

MARIE-LOUISE. — Ah! tant mieux... son absence m'inquiétait.

TONY. — Il faudrait qu'elle fut mourante pour ne pas venir, cette chère bonne mère. Marie-Louise, devinez-vous ce qu'elle tient à dire elle-même, à votre tante... et à vous...

MARIE-LOUISE (*balbutiant, troublée*). — Mais... mais... je ne sais... je ne devine pas.

TONY. — Alors, laissez-moi vous l'apprendre... laissez-moi vous supplier de ne pas faire un trop défavorable accueil à la requête que la digne femme va vous présenter en tremblant, à l'aveu qu'elle s'était chargée de vous faire.

MARIE-LOUISE. — Une requête... un aveu... (*On voit par la portière entr'ouverte Mlle Adeline voulant entrer et retenue par M. de Valbonne qui lui dit impérieusement*):

— Attendez et écoutez... il le faut...

TONY (*très tendrement*). L'aveu de ma tendresse profonde, de mon désir ardent de vous consacrer ma vie.

MARIE-LOUISE (*avec un cri*). — Ah! vous m'aimez! Oh! mon Dieu, mon Dieu!

TONY (*essayant de lui prendre la main*). — Oui, je vous aime... pardonnez-moi de vous le dire ainsi, sans préparation, sans attendre la démarche officielle que doit tenter ma mère... mais mon cœur est plein, il déborde... peut-être n'aurai-je plus l'occasion d'être seul avec vous... Ah! ne me regardez pas ainsi, de ce vilain air sévère qui vous va si mal... Si vous saviez combien il y a de temps que je vous aime, que je ne vis plus que pour vous.

MARIE-LOUISE (*avec explosion*). — Et pourquoi ne pas me l'avoir dit plutôt!

TONY. — Vingt fois, cet hiver, l'aveu est venu à mes lèvres... jamais je n'ai osé... J'espérais que vous devineriez... Et puis, ma mère me conseillait d'attendre... elle comptait sur la liberté dont on jouit à la campagne... sur l'influence de votre tante... Mais moi je ne veux vous devoir ni à une influence ni à une surprise... à présent, vous savez mon secret... Marie-Louise, prenez le temps de vous interroger, de discuter avec vous-même si mon amour mérite le votre... Demain... quand il vous plaira, vous me répondrez.

MARIE-LOUISE (*résolument*). — Je vais vous répondre sur-le-champ, monsieur, en vous priant de partir, de ne plus jamais revenir ici... de m'oublier...

TONY (*avec emportement*). — Vous dites?... Partir?... Vous oublier?...

MARIE-LOUISE (*gravement*). — Oui, car je ne suis plus libre... un engagement sacré me lie.

TONY. — En d'autres termes, vous ne m'aimez pas, vous ne pourrez jamais m'aimer... A quoi bon tant de vaines excuses?... Ayez donc la franchise de me dire nettement la vérité afin d'être délivré de moi pour toujours.

MARIE-LOUISE (*se tordant les mains*). — mais ce n'est pas la vérité cela...

TONY (*radieux*). — Vous pourriez m'aimer!... Alors, vous êtes mienne, car il n'est pas de serment qui puisse lutter contre un mu-

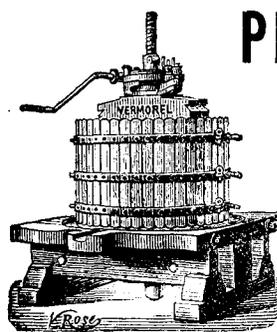


**CRÈME SIMON**  
Le Cold Cream  
par excellence et sans rival  
**GUÉRIT**  
Gerçures, Rougeurs  
et toutes les  
Affections légères  
de la peau  
*Se défier des nombreuses imitations*  
EN VENTE PARTOUT

## V. VERMOREL

A Villefranche (Rhône).

355 premiers Prix et Médailles



## PRESOIRS

perfectionnés

## FOULOIRS

A VENDANGES

Fabrique de

Cuves et Foudres

ALAMBICS

CHARRUES VIGNERONNES, POMPES A VIN

Demander les Tarifs

**PAS**  
DE  
**BON POTAGE**  
SANS  
**Tapioca Rils**

Exiger la Marque de Fabrique l'AS de TRÈFLE à QUATRE FEUILLES

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épicerie et de produits alimentaires.

Gros: 262, Boulevard Voltaire, PARIS.

## UN MONSIEUR offre gratuitement

de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac, de rhumatismes et de hernies, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

tuel amour ; qui oserait me dérober votre cœur s'il veut être à moi ?

(Il fléchit un genou et lui baise la main ; ils sont à ce moment là tout près de la porte vitrée. On entend un léger murmure de voix... la portière s'agite).

MARIE-LOUISE (très troublée). — Silence... quelqu'un vient... Que va-t-on penser.

TONY (se relevant). — Veuillez accepter mon bras, mademoiselle, et faire avec moi un tour dans cette allée ! nous rentrerons quand vous serez plus calme.

#### SCÈNE VII

M<sup>lle</sup> ADELINÉ. — M. DE VALBONNE.

M. DE VALBONNE. — Vous avez entendu ?... que vous en semble ?

M<sup>lle</sup> ADELINÉ. — Eh bien, il me paraît que ce brave Tony est amoureux fou de ma nièce et que Marie-Louise n'est nullement...

M. DE VALBONNE. — Achevez, de grâce.

M<sup>lle</sup> ADELINÉ. — N'est nullement indifférente à cet amour.

M. DE VALBONNE. — Je le crois aussi.

M<sup>lle</sup> ADELINÉ. — Mais cet engagement... que signifie ?... Est-ce un serment d'enfant ?... Est-ce un prétexte pour refuser de répondre ?...

M. DE VALBONNE. — Non, c'est une promesse véritable.

M<sup>lle</sup> ADELINÉ. — Et à qui, mon Dieu ;

M. DE VALBONNE (amèrement). — A moi, Joseph de Valbonne, à moi qui pourrais être son père...

M<sup>lle</sup> ADELINÉ. — A vous ! Ah ! si j'avais su ! Quels regrets... Comment réparer ?... Je suis désespérée...

M. DE VALBONNE (avec noblesse). — Ne vous chagrinez donc pas à cause de moi, ma vieille amie... J'ai eu un moment de folie, voyez-vous... Dieu soit loué, je suis guéri... Plus tard, quand je penserai à cette heure, je me ferai honte et pitié en songeant que moi, un honnête homme, un homme de bon sens et de cœur si je ne me fais pas illusion, j'ai été sur le point de condamner cette adorable enfant à une existence de créature déshéritée et désolée, à l'union répugnante qui a nom, un mariage sans amour... Moi, lier cette jeunesse dans sa fleur à ma vieillesse qui commence ? Moi, priver celle que j'ai juré de protéger de tout ce qui fait la joie, le charme, la lumière de la vie ! J'étais fou, vous dis-je... Rendez-moi la justice de me croire quand je vous affirme que ce rêve insensé n'a eu que la durée d'un éclair et ne me laisse que des remords.

M<sup>lle</sup> ADELINÉ (tristement). — Vous nommer mon neveu, vous recevoir dans ma maison eût été pour moi le comble du bonheur... Dieu n'a pas voulu me donner cette dernière joie... Qu'allez-vous faire ?

M. DE VALBONNE. — Vous allez voir. (Appelant). Marie-Louise.

MARIE-LOUISE (du dehors). — Mon parrain.

(A suivre).

#### COURSES DE VIENNE (ISÈRE)

C'est le dimanche 6 août prochain, qu'auront lieu, sur l'élégant hippodrome de Pont-Évêque, les Courses de Vienne.

Elles comprendront six épreuves :

*Epreuves des Pouliches.* — Trot monté. — 500 fr. — Distance : 2,000 mètres environ.

*Prix du Gouvernement.* — Au trot attelé. — 800 fr. — Distance : 3,500 mètres environ.

*Prix des Dames.* — Steeple-chase militaire (3<sup>e</sup> série). — 275 fr., divisés en trois objets d'art. — Distance, 1,800 mètres environ.

*Prix du Cercle du Jeu de Paume.* —

Steeple-chase militaire (2<sup>e</sup> série). — Un objet d'art ou d'utilité militaire, d'une valeur de 600 fr. — Distance : 2,000 mètres environ.

*Prix de la Société des Steeple-Chase de France.* — Steeple-chase (3<sup>e</sup> série). — 2,600 fr. — Distance : 3,000 mètres environ.

*Prix de la Ville de Vienne.* — Course de haies (Gentleman), 1,000 fr. et un objet d'art de la manufacture de Sèvres. — Distance : 2,500 mètres environ.

Les engagements, pour ces différentes courses, seront reçus jusqu'au mardi 1<sup>er</sup> août, à midi, chez M. SAVIGNÉ, Président des Courses, place de l'Hôtel-de-Ville, à Vienne, sauf pour le prix de la Société des Steeple-Chase de France, dont les engagements sont reçus jusqu'au mardi 1<sup>er</sup> août, à midi, chez M. GUILLEMOT, 1, rue de Castiglione, à Paris.

Beaucoup de personnes qui toussent se figurent avoir quelque chose à la poitrine. Il n'en est souvent rien, fort heureusement, et cela tient à un effet nerveux. On s'en débarrasse en prenant chaque jour une cuillerée à café de **Tisane Dussolin**.

On en trouve dans toutes les pharmacies au prix de 4<sup>f</sup> 50 le flacon.

#### REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Les transactions ont été à peu près nulles et les variations de cours insignifiantes.

Nos rentes se maintiennent plutôt fermes et les fonds étrangers présentent encore des tendances plutôt lourdes, telle est la physionomie de cette séance.

Le 3 % clôture à 97.57 ; l'Amortissable à 97.60 et le 4 1/2 à 106.65.

Toujours pas d'affaires sur les sociétés de crédit. Le Crédit Foncier finit à 950. Le Crédit Lyonnais à 763 75. Le Comptoir National fait 485. La Société Générale 470.

La Banque de Paris reste à 630.

Le Suez a baissé de 3.75 à 2,648 75.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien a encore baissé de 20 c/ à 88.72. L'Extérieure recule de 62 13/16 à 62 1/8. Le Portugais perd le cours de 22 et reste à 21 13/16.

Le Turc clôture à 21.82 et le Hongrois à 94 9/16.

Le Rio cote 372.50 dernier cours.

En Banque, les actions de la société française La Calédonie se traitent à 501 et 502.50. Ces actions seront bientôt inscrites, disait-on, à la cote officielle.

#### LA REVUE DES JOURNAUX ET DES LIVRES

NEUVIÈME ANNÉE

Nos lecteurs nous consultent souvent sur le choix d'une Revue hebdomadaire. Nous ne pouvons faire mieux que de leur indiquer la *Revue des Journaux et des Livres*, c'est la publication la plus curieuse et la plus intéressante de notre époque. Elle reproduit en effet, chaque dimanche, ce qui a paru de plus remarquable dans les journaux et livres de la semaine : Articles à sensation, Nouvelles, Contes, Chroniques, Actualités, Curiosités scientifiques, Connaissances utiles, Joyeux devis, Nouvelles à la main, Petites notes, Romans, etc. Nombreuses gravures d'actualité : portraits, événements du jour, etc.

La Revue publie deux feuillets, 1<sup>o</sup> *L'Aspirant de Marvels* nouvelle, par Louis Bouvet. 2<sup>o</sup> *Le Briseur de chaînes*, grand drame, par Victor Bours et Edouard Doyen.

La Revue des Journaux et des Livres donne en primes gratuites, aux abonnés d'un an, un volume de 3 fr. 50 ; pour six mois, un volume de 2 fr., et enfin, pour trois mois, un volume de 1 fr., à choisir chez les libraires de

Paris. De plus elle donne à tous ses abonnés, comme primes supplémentaires gratuites, 1<sup>o</sup> un splendide portrait peint à l'huile, et 2<sup>o</sup> elle offre gratuitement, à chaque abonné, son portrait carte-album.

Un beau volume : de vingt numéros spécimens, broché avec une jolie couverture tirée en deux couleurs, est envoyé, franco, contre 2 fr. 75.

Abonnement : Trois mois, 4 fr. ; six mois, 7 fr. ; un an, 12 fr. On s'abonne, sans frais, dans tous les bureaux de poste français ; chez tous les libraires et marchands de journaux.

#### LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

Chroniques : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : Chappe, par G. Lenôtre. — Théâtres, par H. Lemaire. — Promenades vélocipédiques, par Ch. de Coynart. — Le Sport, par Archiduc. — Le Monde scientifique : Elevage des perdrix, par Coupin. — Le Salon, par O. Merson.

Explication des gravures, échecs, rébus, bibliographie, récréations de la famille, science amusante, revue comique, etc.

En supplément : Ce qu'Elle voulait, par Pierre Maël, illustrations de Marold.

#### BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale et Coloniale

EN 1894

Sommaire du n<sup>o</sup> 22. — 13 Juillet 1893.

Comité d'initiative et d'organisation de Paris. — Association de la presse. — Travaux des comités : Groupe X (sous groupe de l'horticulture). — Chronique : La date de l'Exposition. — Installations mécaniques. — Choses lyonnaises. — Etat des travaux de l'Exposition. — Nouvelles de l'Exposition. — Les joutes à l'Exposition. — Chambre syndicale de commerce en gros des vins, vinaigres, spiritueux et bières de la Loire-Inférieure. — Grand concours international de comptabilité. — Les Sciences et leurs applications contemporaines : Chimie du carbone. — Echos. — Bulletin financier.

#### ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France.....	4 fr.	8 fr.
Etranger (union postale).	5 fr.	9 fr.

Administration, Rédaction et Vente en gros

14, rue Confort, LYON

#### LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriot, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.



*Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre : l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la Tisane Dussolin;*

*le meilleur tonique, dépuratif, anti-glaireux et antibilieux connu est la Tisane Dussolin.*

*C'est un fortifiant et reconstituant des forces et du sang. Suivant les doses, la Tisane Dussolin*

*produit un effet Dépuratif, Laxatif ou Purgatif, et guérit la constipation en régularisant les fonctions; elle combat l'anémie, la chlorose, les lourdeurs et maux de tête, les rhumatismes, la goutte, les douleurs; elle reconstitue et purifie le sang et chasse les humeurs. — Prix : 4 fr. 50 le flacon. Exiger sur chaque flacon la marque de fabrique déposée : une amazone à cheval. La Tisane Dussolin se trouve à Paris chez Derbecq, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et dans toutes les pharmacies.*

*Une Notice explicative indiquant la manière de s'en servir est jointe à chaque flacon.*

Dépôt à Lyon : Pharmacie PRUDON, 3, Rue de la République

**FAITES VOUS-MEMES**  
 PRÊT A BOIRE  
 à la minute et sans filtration  
 un litre de vrai  
**VIN DE QUINA**  
 avec un flacon de  
**1.25**

**QUINA-ABRIC**

**1.25**  
 EXIGER la  
 Signature de l'inventeur  
**H. ABRIC.** — Se méfier  
 des imitations vendues sous le nom  
 de Quina fluide ou Extrait de Quina  
 FABRIQUE A LYON :  
 Pharmacie GAUDET, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville  
 Dépôt dans toutes les Pharmacies

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

SE TROUVE PARTOUT

**THÉ**  
 DES  
**MANDARINS**

DÉPOT GÉNÉRAL :  
 Petits Docks du Commerce  
 12, rue Confort, 12  
**LYON**

PRIX DES BOITES

500 grammes . . . . . 8' »	125 grammes . . . . . 2' 50
25 — . . . . . 4 50	50 — . . . . . 1 »

# AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

*D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires*

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

## AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.  
 Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**  
 de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

**PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS**

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste Catherine, 6  
 MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71  
 GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68  
 CHALON-S/S, Quai des Mssageries, 8

